

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2016)
Heft: 75

Artikel: "L'amour? Mais c'est du boulot!"
Autor: Miou-Miou / Châtel, Véronique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830502>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« L'amour ? Mais c'est du boulot ! »

Miou-Miou, qui a eu 18 ans en 1968, sera au Théâtre de Beausobre à Morges, les 2 et 3 février, à l'affiche d'une pièce qui lui vaut une nomination aux Molières. Rencontre avec une femme qui a su conserver une spontanéité propre à l'époque de sa jeunesse.

Ses proches l'appellent « Miou », Sylvette Herry rebaptisée Miou-Miou par Coluche à ses débuts au Café de la Gare. Et il faut reconnaître que ce surnom lui va bien. Pas seulement quand elle parle de sa voix « miaulante ». Aussi quand elle pouffe en mettant sa main sur sa bouche. Se pelotonne sur sa chaise, penche la tête pour touiller son thé, la redresse brusquement surprise par une question ou répond par une pirouette. Miou fait penser à un chat, câlin, espiègle mais sur ses gardes. Passant en une seconde du ton de la complicité amicale à celui de la réserve. Histoire de signifier à son interlocuteur qu'on ne peut pas l'attraper. A 65 ans, Miou-Miou reste cette femme libre et spontanée qu'elle incarne depuis le début des années septante au cinéma et au théâtre. Actuellement, elle est Margareth dans « Des gens bien »*, une femme populaire qui se débat dans la précarité. Un personnage qu'elle n'aurait voulu voir jouer par personne d'autre qu'elle et qui lui permet d'aborder un questionnement qui lui tient à cœur : « Comment vivre en accord avec ses valeurs personnelles ? »

Miou-Miou, quelle est votre valeur de vie ?

La liberté ! Je déteste ce qui contraint. Pour moi, et pour les autres. Dans ma maison en Bretagne où tout le monde s'est rassemblé à

Noël, chacun vit à son rythme, organise ses journées comme il le souhaite. Même jouer au théâtre, tous les soirs pendant des semaines, m'apparaît comme une astreinte importante. Il faut vraiment que la pièce m'emballe pour que je m'y résigne. C'est ce qui s'est passé avec « Des gens bien » qu'on a jouée plusieurs mois à Paris avant de la reprendre pour une tournée.

Qu'est-ce qui a séduit dans cette pièce ?

Beaucoup d'éléments. Il y a le texte corrosif et plein d'humour, l'authenticité des personnages, et surtout le fait qu'elle donne la parole à une classe sociale peu représentée au théâtre, la classe populaire avec les problématiques auxquelles elle est confrontée : le chômage, les difficultés financières, le manque de perspective. Je suis issue de cette classe. Ma mère venait des quartiers pauvres, elle m'en a d'ailleurs beaucoup voulu que je dise dans mes premières interviews qu'elle vendait des fruits et légumes dans les Halles à Paris. Elle trouvait que ça la rabaisait. A cette époque, on avait honte d'origines sociales modestes. Aujourd'hui, certains s'en vantent.

Comment la liberté a-t-elle réussi à s'imposer à vous et à devenir votre valeur phare ?

C'est grâce à Mai 68. Mai 68 m'a sauvée ! Ca a ouvert tellement portes,

fait circuler un si gros mouvement d'air, redistribué les cartes, reconfiguré les jeux. Ça a été extraordinaire. On ne réalise pas à quel point on vivait sous une chape de plomb avant 68, avec des parents qui avaient été adolescents pendant la guerre, qui avaient connu les restrictions et qui étaient austères, autoritaires. On ne parlait pas à table, par exemple.

Vous avez participé aux événements ?

Aux manifestations ?

Quand Mai 68 est arrivé, j'étais apprentie tapissière. J'avais quitté l'école à seize ans. Je devinais qu'il se passait des choses sans savoir quoi exactement. Je me vois allant travailler avec ma petite jupe droite et mon petit sac à main. Un jour, j'ai demandé à ma patronne qui était très gentille, si je pouvais quitter l'atelier avant les manifs, car je devais traverser la place de la Bastille pour rentrer chez moi. Elle m'a dit oui et je suis allée directement à la manifestation. Quand je suis passée avec le cortège devant mon atelier, je me suis cachée pour qu'elle ne me voie pas. (*Petit rire.*) C'est une période qui a fait sauter les carcans sociaux, les gens se sont rencontrés, ont pu se choisir d'autres destinées. Cela a été mon cas : j'ai rencontré Coluche et j'ai participé à la création du Café de la Gare.

>>>



maxppp Max Roserau/Keystone

Les manifestations de Mai 68 et ses origines populaires ont joué un rôle crucial dans l'épanouissement artistique de Miou-Miou, apprentie tapissière à l'époque.



Si Miou-Miou revient avec enthousiasme sur sa jeunesse, elle n'en est pas nostalgique pour autant. Aujourd'hui son principal plaisir est de voir évoluer ses petits-enfants.

Etes-vous nostalgique ?

Oh! la la, pas du tout. C'est fait, c'est passé! Je suis quelqu'un qui vit dans le présent. Je reconnais juste que j'ai eu de la chance d'être jeune à une époque où il n'y avait pas de chômage, pas de sida. La seule mauvaise nouvelle qui pouvait vous affecter était une petite maladie vénérienne. On ne se rendait pas compte comme on était

libre. En revanche, la vie matérielle était plus difficile. Je suis sûre que les jeunes seraient sidérés par nos conditions de vie; petits appartements sans baignoire, avec toilettes sur le palier, sans téléphone, ni télévision...

Comment vivez-vous dans notre époque ? Elle doit vous paraître moins inventive ?

Je la trouve très inventive, au contraire. Moi qui ai du mal à me mettre aux nouvelles technologies, je voudrais bien qu'elle le soit moins! Chaque jour, il faut apprendre une technologie nouvelle pour faire la même chose, lire, écouter de la musique, téléphoner. Je trouve notre époque étonnante. C'est la première fois qu'on ne pourra pas transmettre

nos savoirs aux jeunes générations. Ils n'ont pas besoin de nous pour y accéder. Ce qui m'inquiète, c'est le climat. L'avenir de notre petite planète bleue me préoccupe.

Vous aimez la nature ?

J'adore. Même si je suis profondément parisienne. Je suis née au cœur de Paris, j'ai été baptisée à l'église Saint-Eustache, j'ai été photographiée enfant devant tous les monuments de Paris. J'ai bossé dans les halles la nuit. J'adore Paris. Pour moi, c'est «la» ville. Elle offre énormément de liberté, de propositions artistiques, elle permet de rebattre les cartes. Et de changer d'orientations. J'ai été très affectée par les attaques de novembre. C'est cette liberté qui a été visée. J'en garde un chagrin durable. C'est dur pour les jeunes.

Vous qui avez représenté une femme libre à une époque où les femmes ne l'étaient pas, quel regard portez-vous sur les jeunes femmes d'aujourd'hui ?

Vous n'attendez pas une synthèse ? Ah bon ! Je pense que les jeunes filles sont différentes. Elles sont nées avec tous les avantages. Pour elles, il est naturel d'avoir accès à la pilule, à l'avortement. Elles n'ont pas conscience que cela n'a pas toujours été le cas. Mais comme dirait l'autre, un avantage acquis n'est plus un avantage. Pourtant, il faut le défendre. J'ai été très choquée par les manifs anti-Mariage pour tous : que des gens soient descendus dans la rue pour protester contre le bonheur des autres avec une telle violence et une telle intolérance... Je suis tombée de haut, moi qui croyais qu'on s'était débarrassé de l'homophobie.

Quel genre de mère avez-vous été avec vos deux filles, Angèle (40 ans, née de son union avec le comédien Patrick Dewaere) et Jeanne (36 ans, née de celle avec Julien Clerc) ?

J'ai été une mère attentive, malgré mon métier. J'ai fait tout ce qu'on n'avait pas fait pour moi : aller chercher mes enfants à l'école, participer aux réunions de parents d'élèves, être stricte sur les horaires. Je garde un grand plaisir de l'époque où mes filles

étaient petites. J'aime beaucoup les enfants, ces êtres en devenir, la confiance qu'ils ont en nous. Aujourd'hui, je suis une mamie qui adore rire avec ses trois petits-enfants. Ils sont drôles. Quel plaisir quand je sens l'une de leurs petites mains se glisser dans la mienne.

Qu'est-ce qui vous donne envie de vous lever le matin ?

Je n'ai pas besoin d'avoir d'envie pour me lever. J'adore le matin ! C'est le moment où tout est possible. J'essaie de ne pas me contraindre. Alors je ne me dis pas «il faut faire cela», mais plutôt, «cela va te plaire de faire cela». Ça godille tout de suite plus quand on aborde la vie de cette manière ! Cela dit, j'ai du mal à profiter de mon temps libre. J'ai gardé de mon enfance une difficulté à ne rien faire, à être contemplative. J'ai tendance à culpabiliser ! Il faut que je change en 2016 ! J'ai pris des résolutions. D'autant plus que j'ai quand même moins de propositions de travail à mon âge. A juste raison. Cela ne me révolte pas.

J'estime qu'à partir d'un certain âge, on a fait son temps. Place aux jeunes.

Comment vous y êtes-vous prise pour cheminer avec autant d'hommes intéressants ? (Coluche, Patrick Dewaere, Julien Clerc, aujourd'hui l'écrivain Jean Teulé).

C'est du boulot ! (Rires) Cela ne tombe pas dessus comme ça. Je viens d'une époque où la notion de fidélité n'était pas aussi affirmée. Et où la technologie ne trahissait pas nos infidélités. On n'était pas des fainéants de la rencontre. Or, il faut oser aller vers l'autre, pour trouver l'amour.

PROPOS RECUEILLIS
PAR VÉRONIQUE CHÂTEL

* «Des gens bien» de David Lindsay-Abaire, mise en scène d'Anne Bourgeois. Au Théâtre de Beausobre, à Morges, les 2 et 3 février ; Théâtre CO2 à la Tour-de-Trême, le 24 mars ; Théâtre du Martolet à Saint-Maurice, le 7 avril.

CINQ FILMS QUI ONT COMPTÉ POUR ELLE

1 Les Valseuses de Bertrand Blier (1974). Elle y joue Marie-Ange, une shampooineuse qui cherche à découvrir l'orgasme et qui finit pas en avoir un avec un minable et non pas son amoureux. «Ma mère m'a dit avoir été se laver après avoir vu le film».

2 Jonas qui aura vingt ans en l'an 2000 d'Alain Tanner (1976). Elle y incarne Marie, une caissière frontalière qui apporte son soutien et sa compagnie à un retraité des chemins de fer. «C'est la première fois que je découvrais la Suisse. J'aime beaucoup ce pays.»

3 La dérobade de Daniel Duval (1979) où elle incarne la prostituée Jeanne Cordelier, qui lui a valu un César de la meilleure actrice. «Je suis contre les prix pour les comédiens : on n'est pas des coureurs cyclistes.»

4 La lectrice de Michel Deville (1988). «Une carrière est faite de choix et donc aussi de films qu'on refuse de tourner. J'en ai refusé beaucoup.»

5 Nettoyage à sec d'Anne Fontaine (1997) : «J'ai beaucoup de souvenirs de cinéma liés au froid. On n'est jamais assez habillé sur les tournages et on se pèle pendant des heures.»

